

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

RÉSULTATS

Si j'écrivais un Manuel à l'usage des quêteurs débutants, j'établirais deux grandes divisions parmi les sollicités : ceux qui donnent et ceux qui gardent. Vous comprenez que je ne dirai rien des seconds. La première catégorie se subdivise. Il y a ceux qui donnent avec un sourire : heureux de venir en aide à une bonne œuvre, compatissant à la vie de celui qui court les chemins. On les quitte encouragé, plus touché de la façon dont ils secourent que de la somme donnée.

A côté de ces bienfaiteurs aimables, il y a les pas commodes. Au fond, le cœur est bon, sensible même, mais l'écorce est rude. Par principe ils veulent être de mauvaise humeur. Ils donneront, c'est certain, mais il faudra le gagner ; et la résistance sera en proportion avec le bienfait. Dans ce cas, si vous avez affaire à un homme de bureau, soyez certain qu'il ne vous verra pas rentrer ; il écrira encore plus vite, son front se plissera sous l'effort de la pensée. Votre discours d'ouverture restera sans réponse, ou n'obtiendra qu'un "oui" distrait.—Si c'est un homme d'affaire que vous attaquez, il se dérangera lui-même pour servir les clients. Il passera à côté de vous, l'air très affairé ; ne cherchez pas à l'arrêter dans sa course, vous pourriez compromettre le résultat de la visite. Enfin les clients sont partis, il faut bien en profiter. La conversation sera aigre-douce : ce n'est pas mauvaise humeur, c'est un simple parti pris. Qui sait si sous cet extérieur sévère, ne se cache pas un cœur tellement sensible, qu'il est obligé de se défendre par ces broussailles.

“ — Quêter, c'est bien commode, mais enfin quel est le résultat de tout cet argent. A quoi servent ces Orphelins, ces Patronages, tous ces enfants élevés ainsi aux frais du public n'arrivent absolument à rien. Vous comprenez qu'on n'a pas d'argent à gaspiller.”

C'est le petit discours que me fit entendre, l'année dernière, un commerçant de la Basse ou Haute Ville. Que voulez-vous répondre ? Il est vrai que le public ne connaît

pas le résultat de cette éducation donnée à tant d'enfants. Une fois sortis, ils se débattent au milieu des autres, cherchant à se frayer un chemin. Qu'est-ce qui les distingue ? Je ne pouvais pas proposer à mon interlocuteur de placarder dans le dos de ces enfants le nom de l'Institution qui les avait formés, il aurait sans doute trouvé que je plaisantais à ses dépens. Hélas ! comme il aurait été près de la vérité !

— “ Et puis, ces enfants sont mal élevés, on les prendrait pour des princes. Regardez ces constructions qui s'élèvent depuis quelques années, dirait-on jamais que c'est pour y loger des pauvres”.—Ici suivit l'énumération des Communautés qui faisaient construire, je dois dire que nous étions en très bonne compagnie.

— “ Ces bâtiments sont grands, mais pour être beaux, vous me permettrez de n'en rien croire, et cela soit dit sans blesser MM. les architectes : l'élégance et même le goût ne s'affichent en aucune façon sur ces façades régulières.

—Comment vous ne trouvez pas cela beau, des constructions en pierre et en brique !

— Mais, comment voulez-vous construire ?

—Comment ? c'est bien simple ! pour des pauvres, on ne devrait jamais construire que des maisons de bois.

Malgré tout mon sérieux je fus bien prêt de rire à mon aise. Renchérissant sur ce projet tout au moins original et d'un côté pratique plus que contestable, j'étais sur le point de proposer un orphelinat en huttes sauvages, agrémentées de nombreuses ouvertures pour faciliter la surveillance. Mais à quoi bon ? Je savais que le digne homme voulait en prendre ou en dire pour ses \$5.00 : après tout il était dans son droit. Pour le satisfaire je lui citai quelques-uns de nos enfants qui n'avaient pas l'avantage de conduire, comme lui, une voiture attelée de deux superbes chevaux, mais qui menaient honorablement leurs petites affaires, jouissant de l'aisance bien simple que donne le travail à un ouvrier sobre et habile.

La démonstration menaçait de se prolonger, car il m'était facile de prouver les résultats de toutes ces institutions qui recueillent les enfants pauvres. Mon commerçant à projets mit fin à mon plaidoyer en me remettant son aumône.

A l'année prochaine ! je viendrai chercher \$5.00 de discussion !

Mais pourquoi ces souvenirs indiscrets ? Le 31 décembre dernier, un de nos anciens enfants faisait ses premiers vœux de religion. Entré au Patronage, il y a une dizaine d'années, il a passé successivement par notre Ecole, notre Juvénat, le voilà maintenant terminant ses études et dans quelques années il reviendra nous aider, apportant son ardeur de jeune prêtre au service des enfants pauvres. Ce n'est pas là un fait isolé : déjà sept de ses camarades l'ont précédé dans notre Congrégation, et notre Juvénat de Québec compte actuellement dix jeunes gens, pris presque tous parmi nos enfants, se préparant par l'étude et la prière à l'apostolat des pauvres.

Cette œuvre est la plus petite en nombre, mais son importance sera comprise par les âmes généreuses. Quel honneur que de contribuer à la formation d'un prêtre ou d'un religieux ! Quelle consolation de penser que l'on a part à toutes leurs bonnes œuvres, que l'on peut, par leur intermédiaire, envoyer bien des âmes au ciel, consoler tant de misères. Adopter un de ces jeunes gens, ou l'aider à continuer ses études c'est attirer sur soi et sa famille les meilleures bénédictions du ciel.

A. NUNESVAIS,

Prêtre de la Cong. des FF. de St-Vincent de Paul.

LES "ANNÉES SAINTES"

Il y a soixante-quinze ans que l'Église n'a pas joui du Jubilé ordinaire ou régulier qui revient tous les vingt-cinq ans. Le dernier eut lieu en 1825 sous Léon XII. — En 1850, le Pape Pie IX était à Gaëte. — En 1875, l'occupation de Rome était trop récente pour songer à faire diversion au deuil de l'Église. Cependant Pie IX ne consentit pas à laisser passer cette date sans la marquer par un acte. Il voulut descendre à Saint-Pierre, où il n'était pas entré depuis quatre ans. Il fit fermer les portes, et quand il n'y eut plus dans la vaste enceinte que les membres du Chapitre et les serviteurs de l'Église, Pie IX

vint tout seul se prosterner devant le Saint-Sacrement et l'adorer en silence ; puis il se dirigea vers la grande statue de saint Pierre et là, mettant sa tête nue sous le pied de bronze, il pria longtemps.

Il y a deux siècles que les Jubilés séculaires n'ont pas été célébrés. — En 1800, le Saint-Siège était vacant.

LES PREMIERS JUBILÉS SÉCULAIRES

Le premier Jubilé séculaire sur lequel on a des relations précises fut celui de l'an 1300. Le bénédictin Luigi Tosti, dans son *Histoire de Boniface VIII*, nous apprend que ce Pape est le premier qui ait accordé le jubilé centenaire.

Il annonça celui de l'an 1300, le 22 février, jour de la fête de la Chaire de saint Pierre à Antiochê. La bulle est datée de la sixième année du Pontificat de Boniface, et quoique le Pape habitât alors le Latran, elle porte la mention : "Donné près Saint-Pierre", comme si Boniface VIII eût voulu marquer la source du pouvoir dont il faisait usage en cette grande circonstance.— Quand Boniface VIII eut fini la lecture de sa Décrétale, il la déposa sur l'autel principal. Des copies en furent faites, et le Secrétaire du Pape, Silvestre, envoya une circulaire au monde chrétien.

Un Jésuite, le P. Zaccaria, s'appuyant sur quelques passages d'anciens chroniqueurs, remonte de proche en proche de Boniface VIII à Innocent III en 1200 ; d'Innocent III à Pascal II en 1100, et de Pascal III à Silvestre II en l'an 1000. Là, il s'arrête.

Un évêque de Vaison, Joseph Suarez, a cru pouvoir démontrer cependant que l'indulgence séculaire date de plus loin encore, à savoir du Pontificat de Sergius I^{er} aux dernières années du VII^e siècle.

En tous cas, il paraît bien établi qu'à Boniface VIII revient le mérite d'avoir inscrit authentiquement le jubilé séculaire parmi les institutions de l'Église et d'en avoir officiellement régularisé la célébration. — Revenons donc au Jubilé de 1300, le premier sur lequel on a des détails sûrs et véritablement pleins d'intérêt.

LE JUBILÉ DE 1300

La publication de la Décrétale qui l'octroyait au monde catholique provoqua un mouvement religieux incroyable en Italie, en France, en Angleterre, en Espagne, en Allemagne, en Hongrie, en Pologne et jusqu'aux profondeurs de l'Asie.

Les pèlerins accoururent en foule à Rome de toutes les extrémités du monde. On y vit des sujets du grand Khan des Tartares, Cassan, dont Boniface VIII avait recherché l'amitié. Le sexe, l'âge, la distance, rien n'arrêta les pèlerins, "comme si le grand pardon promis par le Pape devait être le dernier". On y vit des vieillards et des infirmes, portés sur les bras de leurs parents. On les déposait devant les autels; on les entourait de prières et beaucoup recouvraient la santé.

On estima à 200,000 le nombre des étrangers qui furent présents à Rome pendant tous les jours du Jubilé.

Au commencement, l'encombrement du peuple fut tel aux portes de Rome que plusieurs personnes y périrent étouffées.

Pour empêcher de nouveaux malheurs, le Pape fit ouvrir une vaste brèche dans le rempart, et il paraît que ce ne fut pas encore assez. Dante fait allusion à ces événements au 18^e chant de l'*Enfer*.

La foule était énorme et serrée au Pont Saint-Ange; et pour éviter qu'elle s'y écrasât, on établit une forte cloison de planches qui traversait le pont dans toute sa longueur. On passait d'un côté pour aller à Saint-Pierre on passait de l'autre côté pour revenir.

L'encombrement était particulièrement énorme au tombeau des Apôtres et surtout aux jours des ostensions de la "Véronique"—la Sainte Face — et du Saint-Suaire.

Pour assurer la nourriture de ces multitudes, Boniface VIII avait fait acheter partout des denrées de toutes sortes qui étaient cédées à bas prix aux pèlerins. — A part les déplorables malheurs signalés aux portes de Rome et causés par l'encombrement, il n'y eut aucun désordre à Rome pendant toute la durée de ce Jubilé, et Baronius n'a pas craint de regarder cela comme miraculeux.

Si le Pape fut généreux, les fidèles furent reconnaissants jusqu'à la prodigalité. Ventura affirme avoir vu dans Saint-Pierre "deux clercs occupés jour et nuit à ramasser l'argent qui pleuvait aux pieds de l'apôtre".

Stefanesci estime que c'est une grosse exagération, et il nous apprend que si les offrandes annuelles montaient à 30.000 florins, elles furent en 1300 de 80,000 florins, c'est-à-dire d'environ un million de francs.

D'autres chroniqueurs plus véridiques que Ventura ont remarqué que les offrandes étaient surtout de menues monnaies, ce qui explique leur amoncellement et montre qu'elles vinrent plutôt de la piété du petit peuple que de celle des grands.

La poésie et la peinture ont perpétué le souvenir du grand Jubilé, et l'on voit encore sur les murailles de Saint-Jean de Latran une fresque représentant Boniface VIII publiant l'indulgence : il est accompagné de trois de ses ministres. C'est l'œuvre de Giotto, que Boniface VIII avait fait venir d'Urbino pour lui confier ce travail.

Dans le vestibule de Saint-Pierre, on peut lire la Décrétale gravée sur une table de marbre. Enfin, sur la façade de la cathédrale de Sienne il y a une inscription, en trois vers latins dont voici la traduction : " A Rome, la centième année est toujours jubilaire ; alors les péchés sont remis à qui se repent. Ainsi l'a voulu et décrété Boniface. "

BONS CŒURS

Depuis deux mois il était resté couché, retenu dans sa petite chambre par un rhumatisme articulaire. Pour les riches la maladie ne diminue pas ses rigueurs, mais au moins les remèdes qui entretiennent l'espérance et parfois font oublier la douleur viennent distraire les patients ; et surtout la préoccupation du pain matériel ne s'ajoute pas à leurs maux. — Bien souvent, durant ces deux mois, il s'est demandé où sa femme pouvait bien trouver le maigre repas qu'elle offrait aux enfants et

dont elle prenait les restes. A regret il avait accepté les plats délicats qu'elle lui présentait parfois. — Elle répondait en riant qu'elle avait ses cachettes. Elle ne parlait pas du travail qu'elle s'imposait. La nuit, assise auprès de la lampe elle tirait l'aiguille jusqu'à ce que, accablée par la fatigue, elle fût obligée de prendre un peu de repos. Le matin, sous prétexte d'aller faire ses emplettes et de prier quelques instants à l'église, elle allait faire un petit ménage, il est vrai que chez elle le ménage était restreint. Son travail ne suffisant pas à payer le médecin, les remèdes et à nourrir ses deux enfants, elle avait dû porter, pièce par pièce, au mont-de-piété, tous les meubles coquets de son salon : table, chaises, guéridon tout y était passé. Par sentiment de délicatesse exquise, elle avait supporté, elle seule, la peine de ces séparations. Pourquoi contrister son pauvre mari, en lui découvrant leur détresse réelle : cloué sur son lit il ne connaissait plus que sa chambre de malade, quand aux enfants, ils étaient dans le secret, leur père aurait été plus malade s'il l'avait su ! — Chaque fois que la pauvre femme voyait partir quelques-uns de ces souvenirs de leurs années d'aisance et de bonheur, elle donnait à son cher malade le plat préféré, toute heureuse de satisfaire un caprice.

Elle se montrait plus généreuse, enjouée comme aux premières années, alors qu'assis dans le gentil salon ils goutaient la joie de vivre, en devisant sur leurs projets d'avenir.

* * *

Un jour, le docteur décida que dorénavant le malade pourrait prendre un peu d'exercice. Quel bonheur pour le pauvre reclus : sortir enfin de cette inaction, reprendre bientôt le travail ! A cette pensée il devint soupçonneux : Comment avait-on vécu depuis deux grands mois ? il craignit de deviner. Pour la première fois la garde-malade se prit à trembler à la pensée de la guérison. Il faudrait bien alors s'expliquer, dire tout simplement sa vie de dévouement, accuser la pauvreté du ménage. N'aurait-elle pas mieux fait d'indiquer au jour le jour les sacrifices nécessaires, sans imposer en une seule fois une pareille épreuve. — Elle eut beau chercher des raisons, elle invo-

qua le froid, l'humidité, la fraîcheur de la chambre : le malade tout joyeux, appuyé sur le bras de sa femme se dirigea vers ce salon des jours de fête, des causeries intimes, de la vie de famille au milieu des enfants. La jambe droite était un peu paresseuse, mais avec de l'exercice elle se mettrait au pas. Regardant ses pieds, comme tout infirme qui craint de rencontrer un obstacle, il était arrivé dans le salon sans jeter les yeux autour de lui . . . au milieu de son petit domaine, il voulut en souriant renouer reconnaissance avec tous ses vieux amis, avec ses meubles, fruits de ses économies de garçon A la vue de ce dénument, il resta comme étourdi, fixant ces murs dénudés pour y trouver quand même ce qu'il y cherchait, puis se tournant vers sa femme, il la vit les yeux baissés, le visage pâle, comme une condamnée attendant la sentence de son juge. Le pauvre homme n'eut pas une parole : il se laissa aller sur l'unique chaise du salon ; lui aussi, il baissa la tête, il avait compris Il prit à peine le temps d'envisager la triste surprise que lui ménageait la convalescence tant désirée, et attirant à lui celle qui pendant deux mois avait tout souffert, il comprit ce qu'elle avait dû endurer de douleurs atroces, de déchirements de cœur. Il comprit pourquoi les yeux de la pauvre créature étaient cernés : il avait cru que la préoccupation en était la cause, il compta alors les nuits sans sommeil durant lesquelles l'aiguille agile devait procurer le pain des enfants et du malade. Il devina le but de ces sorties régulières du matin, il eut l'explication de ces pourparlers qu'il entendait dans le salon, et qui devaient avoir pour résultat la disparition de quelque meuble. — Ce que la pauvreté subitement entrevue n'avait pu faire, la reconnaissance le fit : les larmes du pauvre ouvrier se mêlèrent à celles de sa vaillante compagne Et celle-ci, heureuse de se voir pardonnée, se remit à l'ouvrage pour assurer le pain du lendemain.

ALEXANDRE LECLERC.

Les Missiennaires Français

Nous donnons l'extrait suivant de l'éloquent plaidoyer que M. l'abbé Gayraud a prononcé à la Chambre française en faveur des missionnaires catholiques :

“ Permettez-moi, Messieurs, pour bien vous faire comprendre l'insuffisance de ce crédit de 800,000 francs demandé par le gouvernement, de vous donner en quelques mots la statistique des missions catholiques françaises.

Il y a en ce moment dans le monde 44 sociétés principales de missionnaires. Sur ces 44 Sociétés, 28 fournissent des missionnaires français. En 1894 — je n'ai pas de statistiques plus récentes — le nombre des Prêtres, des Frères, des Sœurs de toute nationalité exerçant l'apostolat sur tous les points du monde dépasse 70,000.

Sur le nombre des Prêtres, plus des deux tiers sont Français ; sur le nombre des Frères et des Sœurs, les quatre cinquièmes au moins sont nos compatriotes. Qu'il me soit permis de faire remarquer en passant que ce mouvement des missions catholiques s'est presque tout entier développé dans ce siècle, puisqu'en 1789 le chiffre de nos missionnaires était de 300 à peine. Or, aujourd'hui on peut affirmer que près de 50,000 missionnaires français sont répandus sur tous les points du globe, où, en prêchant la religion catholique ils font aimer la France.

Une Société, entre toutes, mérite bien de notre patrie : c'est la Société française des Missions étrangères. En, cette année 1899, plus de 1100 Prêtres de cette Société — dont 32 Évêques — prêchent la religion catholique, et, comme je le disais tout à l'heure, car le mot est juste, font aimer la France, particulièrement dans les pays d'Extrême-Orient.

Cette Société compte 30 séminaires dans ces régions, 2000 élèves y sont instruits ; elle a 3000 écoles recevant plus de 90000 enfants et, l'an dernier, plus de 83 prêtres sont partis de la rue du Bac pour aller rejoindre leurs frères, dont plusieurs ont déjà répandu leur sang pour la cause de la religion et de la France.

En Afrique, en 1899, il y avait environ 1000 prêtres français, plus de 1600 écoles et 230 hôpitaux.

Dans le Levant, divers Ordres de religieux ou de religieuses possèdent 5000 écoles où 80000 élèves de toutes nationalités apprennent la langue française (Très bien ! très bien ! à droite), car dans les écoles on reçoit non seulement des jeunes enfants catholiques, mais des jeunes enfants, de tous cultes, de toutes religions, et dans toutes on enseigne la langue française. (Très bien ! très bien ! au centre et à droite.) Il est, je suppose, d'un intérêt essentiel pour la France que sa langue soit de plus en plus répandue dans le monde, que les œuvres de son génie soient de plus en plus connues et goûtées ; je ne conçois pas qu'on puisse envisager cette diffusion de notre langue, de notre littérature et de notre génie comme un intérêt qui ne soit pas essentiel à la patrie française. (Très bien ! très bien ! au centre et à droite.)

Je vous demande la permission, Messieurs, de citer ici quelques témoignages rendus à nos missionnaires par des hommes qui ne sont certainement pas suspects de cléricisme. L'un d'eux, qui a siégé sur les bancs de la gauche dans cette Chambre, M. de Douville-Maillefeu, — ce n'était assurément pas un cléricale, celui-là ! — M. de Douville-Maillefeu, dis-je, à la suite d'un voyage qu'il fit en Palestine et en Asie-Mineure, s'exprimait ainsi dans la séance du 6 novembre 1890 :

“ Je suis de ceux qui rendent parfaitement justice à tous les Français, quels qu'ils soient, et surtout aux religieux qui rendent service à notre pays, en propageant notre langue. Or, je tiens à le déclarer, j'ai vu que, partout en Orient, quel que soit l'Ordre auquel ils appartiennent, les religieux congréganistes des deux sexes montrent un dévouement absolu pour le nom français.

” Pourquoi suis-je partisan de ces Congrégations ? C'est que, quand on travaille à la propagation de l'influence et surtout de la langue française, dans n'importe quel pays du monde, peu m'importe la robe ! Je dois dire toute la vérité, et je rends hommage au rôle si français des Congrégations religieuses en Syrie et en Palestine..

” Je jeure que nous devons conserver tout ce qui contribue au développement de l'influence de notre patrie dans le monde. Ce rôle n'est pas soutenu avec assez

d'énergie, à mon avis, par le gouvernement français, d'autant plus que tous ces chrétiens d'Orient sont surtout dévoués à la France. Il faut que partout où l'on fait aimer notre pays on soit assuré de l'appui de la France." (Très bien ! très bien !)

Ainsi parlait M. de Douville-Maillefeu.

Tout récemment, dans le numéro de la *Nouvelle Revue* du 15 octobre 1899, voici ce que je lisais :

" Il est superflu de démontrer, pour la centième fois, une information posée depuis longtemps en axiome par la politique étrangère et coloniale de la France : l'anticléricalisme " n'est pas un article d'exportation " ; sa doctrine serait à la fois odieuse et ridicule sur les côtes de Syrie et de Palestine.

" Les Ordres religieux de tous les pays, les communautés ecclésiastiques, dotées de ressources propres et d'un esprit d'économie pratique qui fait de l'individu un agent de prosélytisme, sans presque nul souci de l'existence matérielle — les institutions cléricales, en un mot, assurément, sans rivalité possible de l'onéreux enseignement laïque, toutes charges scolaires de l'Orient

" J'ai vu, à Beyrouth, fonctionner les admirables institutions des Pères Jésuites — depuis leur Faculté de médecine et leur Université, dirigée avec tant de sagesse et de méthode par le P. Cattin, jusqu'à leur imprimerie, très achalandée, où ils gravent et fondent les caractères arabes, turcs et français, pour toutes les publications de la Syrie ; j'ai parcouru leurs collèges modèles, leurs écoles primaires, étudié, à Antoura, l'établissement libanais des Lazaristes, dirigé par le très actif M. Saliège, vu fonctionner les œuvres des Sœurs de la Miséricorde, les ingénieux ateliers de la Sœur Guèze, les orphelinats, les écoles et les crèches du Liban.

" Partout la préoccupation d'enseigner à tous, avec sa langue, l'amour et le respect de la France m'a paru primer les préférences confessionnelles des religieux français ou latins qui se sont érigés, là-bas, en éducateurs de l'enfance."

Il y a donc — et c'est sur ce point, Messieurs, que je desire attirer votre attention — il y a donc, à côté de la question religieuse, de la question confessionnelle dont vous pouvez dire qu'elle ne nous regarde pas ici, la ques-

tion française, le point de vue français, et c'est à cause de cela que je suis à la tribune. (Très bien ! très bien ! à droite.)

Vous me permettrez bien de citer des paroles prononcées par M. le consul de Russie à Jérusalem, il y a quelques jours à peine. Parlant des pèlerinages en Terre Sainte organisés par les Pères de la Croix, M. le consul de Russie disait :

“ Si ces pèlerinages n'avaient point relevé en Orient l'influence latine et catholique, nous, orthodoxes, serions aujourd'hui les maîtres absolus de ces populations.”

J'appelle votre attention sur cette déclaration, parce qu'elle prouve que ne nous devons jamais perdre de vue l'exercice de notre protectorat catholique, le rôle des Congrégations religieuses, si nous voulons maintenir intacts dans ces contrées le prestige et l'influence de la France. (Très bien ! très bien ! à droite.)

Je citerai encore, bien qu'elles remontent à plusieurs années, les paroles de Fuad-Pacha au général en chef de l'expédition de Syrie en 1860.

“ Je ne crains pas, disait Fuad-Pacha, les baïonnettes que vous avez à Damas. Ce que je redoute, ajouta-t-il en montrant les missionnaires venus pour saluer nos officiers, ce sont les quarante robes que voilà.

— Pourquoi ? demande le général étonné.

— Pourquoi ? Parce que ces quarante robes font aimer la France dans mon pays.

“Voilà une réponse qui doit éclairer notre patriotisme

Ai-je besoin de vous citer les éloges qu'adressait Gambetta au R. P. Charmetant, si connu pour son dévouement à l'œuvre des écoles d'Orient, œuvre si patriotique, si française. Gambetta lui disait, à propos d'un violent article de la *Riforma*, journal de M. Crispi, contre l'Œuvre du cardinal Lavignerie : “ Je reconnais qu'en Afrique comme dans le Levant, en Extrême-Orient et dans les autres parties du monde, vous rendez à la patrie française plus de services qu'aucun corps d'armée ou aucune escadre de notre flotte. Je dois même constater, à votre honneur, que tout cela vous le réalisez sans obérer en rien le budget de la France, » (Très bien ! très bien !)

PRIVILÈGES DES PAUVRES

Sans cette participation des privilèges des pauvres, il n'y a aucun salut pour les riches : et il me sera aisé de vous en convaincre, en insistant toujours aux mêmes principes. Car s'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'Église est la ville des pauvres, s'ils y tiennent les premiers rangs, si c'est pour eux principalement que cette cité bienheureuse a été bâtie, il est bien aisé de conclure que les privilèges leur appartiennent. Dans tous les royaumes, dans tous les empires, il y a des privilégiés, c'est-à-dire des personnes imminentes qui ont des droits extraordinaires ; et la source de ces privilèges, c'est qu'ils touchent de plus près, ou par leur naissance, ou par leurs emplois à la personne du prince. Cela est de la majesté, de l'état, et de la grandeur du souverain, que l'éclat qui rejaillit de sa couronne se répande en quelque sorte sur ceux qui l'approchent. Puisque nous apprenons par les saintes Lettres que l'Église est un royaume si bien ordonné, ne doutez pas mes Frères, qu'elle n'ait aussi ses privilégiés. Et d'où se prendront ces privilèges, sinon de la société avec son prince, c'est-à-dire avec Jésus-Christ ? Que s'il faut être uni avec le Sauveur, chrétiens, ne cherchons pas dans les riches les privilèges de la sainte Église. La couronne de notre monarque est une couronne d'épines : l'éclat qui en rejaillit, ce sont les afflictions et les souffrances. C'est dans les pauvres, c'est dans ceux qui souffrent, que réside la majesté de ce royaume spirituel. Jésus étant lui-même pauvre et indigent, il était de la bienséance qu'il liât société avec ses semblables, et qu'il répandît ses faveurs sur ses compagnons de fortune.

Qu'on ne méprise plus la pauvreté, et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle était de l'alie du peuple : mais le roi de gloire l'ayant épousée, il l'a ennoblie par cette alliance, et ensuite il accorde aux pauvres tous les privilèges de son empire. Il promet le royaume aux pauvres, la consolation à ceux qui pleurent, la nourriture à ceux qui ont faim, la joie éternelle à ceux qui souffrent. Si tous les droits, si toutes les grâces, si tous les privilèges de l'Évangile sont aux pauvres de Jésus-Christ, ô riches, que vous reste-t-il, et qu'elle part aurez-vous dans ce royaume ? Il ne parle de vous dans son Évangile que

pour foudroyer votre orgueil: *Vae vobis divitibus!* "Malheur à vous, riches"! Qui ne tremblerait à cette sentence? qui ne serait saisi de frayeur? Contre cette terrible malédiction, voici votre unique espérance. Il est vrai, ces privilèges sont donnés aux pauvres; mais vous pouvez les obtenir d'eux, et les recevoir de leurs mains: c'est là que le Saint-Esprit vous renvoie pour obtenir les grâces du ciel. Voulez-vous que vos iniquités vous soient pardonnées? "Rachetez-les, dit-il, par aumônes" *Peccata tua eleemosynis redime*. Demandez-vous à Dieu sa miséricorde? cherchez- là dans les mains des pauvres, en l'exerçant envers eux: *Beati misericordes* "Heureux ceux qui sont miséricordieux." Enfin, voulez-vous entrer au royaume? les portes, dit Jésus-Christ, vous seront ouvertes, pourvu que les pauvres vous introduisent: "Faites-vous, dit-il, des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels". Ainsi la grâce, la miséricorde, la rémission des péchés, le royaume même est entre leurs mains; et les riches n'y peuvent entrer, si les pauvres ne les y reçoivent.

BOSSUET.

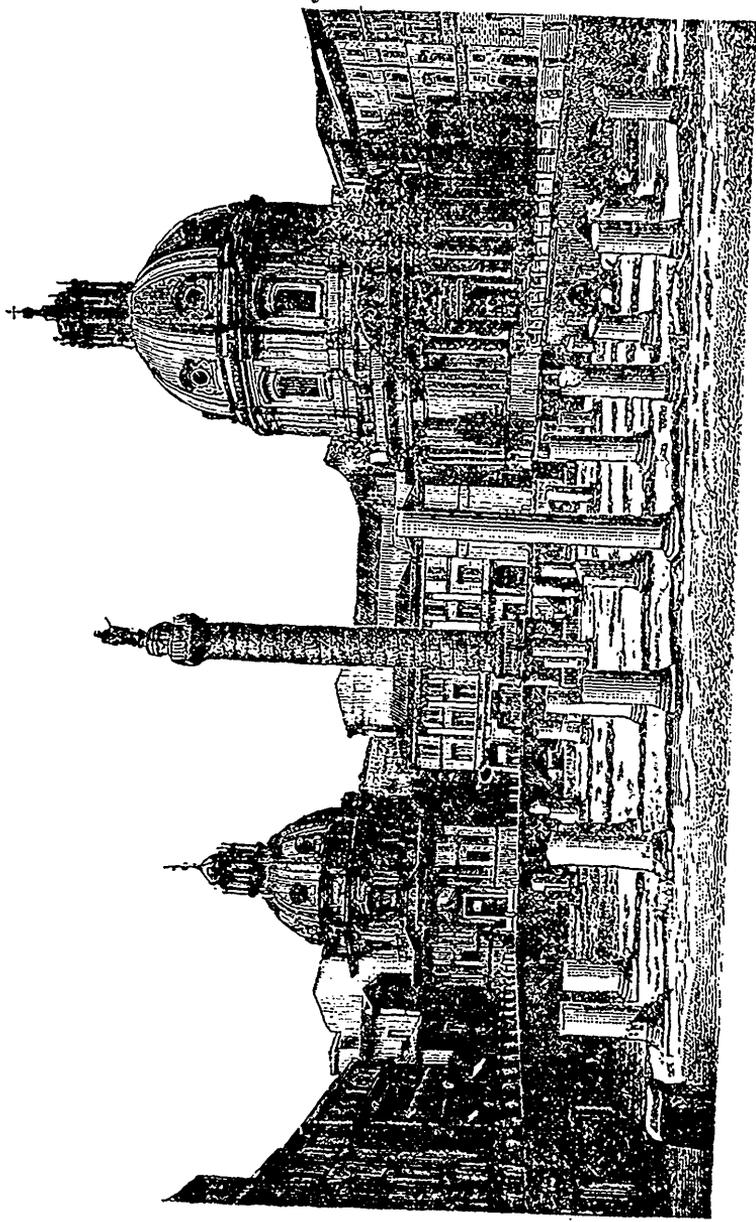


Le Forum de Trajan

L'attention du monde chrétien se porte vers la Ville Sainte, en cette année du Jubilé. Nous donnons la représentation du forum de Trajan que surmonte la statue de Saint Pierre.

Dans l'antiquité *forum* désignait d'abord la place du marché, consistant en une large place découverte au centre, nommée *area*, où les gens de la campagne étalaient leurs produits pour la vente. Cette place était entourée de bâtiments et de colonnades, sous lesquelles les différents métiers élevaient des boutiques et exposaient leurs marchandises. Le forum servait aussi aux assemblées publiques qui se tenaient en plein air, et au règlement des affaires judiciaires et commerciales. Il était entouré par les principaux édifices publics : cours de justice, basiliques, temples et spacieuses colonnades à un ou plusieurs étages

Le forum de Trajan fut construit sur les dessins de l'architecte Apollodore de Damas. Il était entouré de portiques et orné de statues, d'une basilique et de belles colonnes, qui, bien que brisées, ont été relevées sur leur base et rétablies dans le forum même. On y voyait encore un temple élevé par Adrien à Trajan, derrière la colonne principale. Cette colonne fut érigée en l'honneur de Trajan par le Sénat et le Peuple Romain en 114, après ses victoires sur les Daces. Elle devait lui servir de monument sépulcral et rappeler à la postérité la hauteur primitive du mont Quirinal que le prince fit abaisser. Elle est d'ordre dorique, composée de 34 blocs de marbre blanc de Carrare placés l'un sur l'autre, et unis ensemble par des crampons de bronze. On monte jusqu'au sommet de ce monument par un escalier taillé en colimaçon. La statue de Trajan, en bronze doré, la surmontait anciennement ; elle fut enlevée, sans doute, en 663 par l'empereur Constant II. Quand Sixte-Quint restaura la colonne, il y fit placer la statue de St Pierre, œuvre della Porta. Le piédestal, qui ne fut dégagé qu'en 1812, est orné d'armes, d'aigles, de guirlandes et de feuilles de chêne. Le fût est couvert de bas-reliefs admirablement sculptés, représen-



FORUM DE TRAJAN

tant les deux campagnes de Trajan contre Dérébale, roi des Daces, l'an 101. On y compte environ deux mille cinq cents figures d'hommes toutes différentes, sans parler d'une infinité de chevaux d'armes de machines de guerre, d'enseignes de trophées qui y sont également représentés. La composition est évidemment d'un seul maître, mais le grand nombre de figures a nécessairement exigé le travail de plusieurs artistes. La hauteur de cette colonne depuis le pavé jusqu'à la statue est de 132 pieds, la statue en a 11 ; les plus petites figures des bas-reliefs près du piédestal mesurent deux pieds, et celles qui avoisinent le chapiteau en ont quatre, de sorte qu'elles paraissent aussi grandes que celles du bas.

C'est dans la Basilique dont on aperçoit les colonnes brisées, que Constantin réunit le Sénat pour la renonciation au paganisme

Dans le fond du forum se trouvent deux églises : celle de droite est dédiée à Notre Dame de Lorette. Elle fut construite en 1507 par la confrérie des Boulangers. L'autre est dédiée au Saint Nom de Marie. Elle rappelle la délivrance de Vienne par Jean Sobieski en 1683

(D'après de Bleser)

The Ladies' Home Journal.—La grande attraction pour cette année 1900 se trouvera à Paris. Les touristes n'épargneront rien pour visiter la capitale de la France. On y trouvera de tous les pays du monde : des Anglais, des Américains, toujours accompagnés de leur cher et inséparable Bœdeker. Dans le numéro de janvier du "Ladies' Home Journal" on lira avec beaucoup d'intérêt le commencement d'une série de lettres "Edith and I in Paris" Ce récit très vivant et illustré contient des renseignements, j'ose dire indispensables, et qu'on ne trouve dans aucun guide, pour les touristes désirant visiter Paris, ses monuments et ses galeries d'art.

LES NOCES D'OR

De L'Asile du Bon-Pasteur de Québec

La ville de Québec s'est réjoui de nouveau à l'occasion du cinquantenaire d'une de ses communautés. Au commencement de janvier, les Sœurs du Bon-Pasteur célébraient leur jubilé de fondation. — La charité est toujours belle, elle gagne l'estime de ceux-mêmes qui n'ont pas le courage de la pratiquer, mais comment ne pas admirer cette vertu lorsqu'elle se dépense au service de ce qu'il y a de plus misérable. — Le monde n'a que du mépris pour ces victimes de la misère et du vice, la Religion court après ces brebis égarées et ce sont les religieuses admirables du Bon-Pasteur qui se consacrent à Dieu pour remplir ce sublime ministère. — N'est-ce pas le dernier degré du dévouement ? Nous éprouvons le respect le plus profond pour ces Sœurs qui, sous tous les costumes, s'en vont risquer leur vie au chevet des malades, sur les champs de bataille, sous la hutte des lépreux ; il y a un sacrifice encore plus grand, c'est celui de ces religieuses du Bon-Pasteur quittant leur famille, renonçant au monde pour aller s'enfermer au milieu de ces créatures déchues. Elles les reçoivent avec bonté, les supportent avec patience et c'est la joie au cœur qu'elles les rendent à leur Dieu, sanctifiées, ennoblies par le repentir.

Lisez cette histoire du Bon-Pasteur, vous admirerez l'énergie des Fondatrices, leur esprit de pauvreté, vous remercerez Dieu d'avoir mis à côté de cette communauté naissante des hommes de la valeur de M. Muir, du Rév. Père Saché ; puis allez jusqu'au bout, votre émotion se traduira par des larmes lorsque vous lirez les biographies de quelques pénitentes mortes comme des saintes, dans cet asile du pardon. Mais il faut le dire le dévouement des Religieuses du Bon-Pasteur est sublime, aussi tous ne sont pas capables de le comprendre, et voilà sans doute pourquoi cette œuvre si belle et si consolante dans ses résultats n'a pas reçu tout l'encouragement qu'elle mérite. Qu'importe, les âmes charitables savent apprécier le bien accompli jusqu'à ce jour, et le cœur de Dieu est grandement consolé, à la vue de la charité qui se dépense au service de la pire des misères.

Nous empruntons les notes suivantes d'une petite brochure parue à l'occasion des Fêtes jubilaires :

“ L'Asile du Bon-Pasteur de Québec a été fondé en 1850 par le Chevalier G. M. Muir président de la Société de St Vincent de Paul, et par Madame Veuve F. X. Roy, plus tard (1856) religieuse de cette Institution, sous le nom de Marie du Sacré-Cœur de Jésus; elle en fut la première Supérieure.

Le but de cette Institution, comme celui de toutes les maisons qui portent ce nom, est de donner refuge aux malheureuses victimes des séductions du monde et à les préserver du danger.

En 1856 fut construit le premier édifice de cet Asile. En 1860 s'élevait l'aile qui fait face à la rue St Amable, destinée alors pour les Classes. La chapelle a été bâtie en 1868, et l'aile, dite de Ste Madeleine, fut construite en 1874.

Après Dieu et le dévouement inépuisable de ses fondatrices, l'Asile du Bon-Pasteur doit son existence à la Charité publique et aux dons généreux d'un certain nombre de bienfaiteurs.

Depuis sa fondation, cet Institut a vu naître et grandir d'autres œuvres qui se rattachent essentiellement à la sienne : c'est *l'Hospice St Charles* qui recueille les petites filles pour l'école de réforme et d'industrie; *l'Hospice de la Miséricorde* (Maternité) et plusieurs maisons d'enseignement établies dans différents diocèses de la Province de Québec et aux Etats Unis.

Le personnel religieux de la communauté est à cette époque (1900) de 272 Sœurs choristes et converses. Le nombre des religieuses décédées depuis 1850 est de 101, formant depuis sa fondation un total de 372. Il y a présentement 55 novices et postulantes.

Le nombre des pénitentes résidant annuellement dans l'Asile est de 120: 55 à 60 en moyenne, sont admises annuellement.

Le nombre des patientes qui passent par *l'Hospice de la Miséricorde* tous les ans est de 125 à 130. Le séjour de ces patientes à l'Hospice est en moyenne de trois mois. *L'Hospice St Charles* (Ecole de réforme et d'industrie) compte actuellement (1900) 210 enfants, dont 117 sont sous contrôle du Gouvernement et les autres aux frais de l'Hospice, ou ne payant qu'une minime pension

Les 17 maisons consacrées à l'enseignement donnent annuellement l'éducation à 4500 élèves.

Courrier Littéraire

France...d'abord. Encore une pièce à succès, et ce qui est rare, le succès est mérité. C'est en s'adressant aux sentiments les plus nobles que l'auteur communique son enthousiasme. Henri de Bornier nous avait déjà donné la *Fille de Roland*. La fidélité à Dieu, l'amour de la France, l'admiration pour ses preux chevaliers étaient décrits en vers d'une structure merveilleuse, rappelant la belle époque de la scène française. Nous trouvons les mêmes sentiments dans la nouvelle pièce *France...d'abord*. On avait même pensé, un moment, que la censure opposerait son veto à la représentation de la pièce, ce qui, aujourd'hui, est souvent une recommandation de moralité. Enfin le public a pu applaudir une œuvre patriotique qui n'est que l'expression de l'âme française.

Le vaillant académicien nous transporte à l'époque troublée où Blanche de Castille gouverne d'une main ferme, et prépare le règne glorieux de son fils, Saint-Louis. Vous connaissez le célèbre tableau de Nanteuil: Blanche est assise sur le trône surmonté du baldaquin fleurdelysé, à côté d'elle son jeune fils reçoit les leçons des Dominicains préposés à son éducation. Mère et Reine tels sont les traits distinctifs de cette figure. Sa pose est noble et accuse cette fierté qui saura résister aux intrigues et à la force; ses yeux s'abaissent avec tendresse et orgueil sur ce fils vraiment digne de la maison de France. Tel est le caractère admirablement décrit par M. de Bornier. C'est là, on peut le dire, la figure maîtresse de son œuvre. Ce caractère est analysé avec une délicatesse qui nous permet de pénétrer dans cette âme de reine et d'y découvrir les sentiments les plus complexes, sans jamais sortir de la réalité. Au 1^{er} acte, l'entrevue de Blanche avec Thibaud de Champagne est sous ce rapport un vrai chef-d'œuvre. Ce dernier est obligé d'avouer la cause de sa haine envers la Régente. Blanche, avec ce sentiment si profond chez la femme, a deviné la cause de sa révolte, elle lui découvre la plaie qui ronge son cœur. Thibaud ne peut résister à cette franchise, il

se consacre au service de la Reine et du jeune roi. Son complice Hugonnel devient, son ennemi. Après des chances diverses Hugonnel est sur le point de triompher : sa nièce Alienor a consenti à déposer sur la tête du jeune roi, une couronne empoisonnée. Ici l'intérêt devient poignant : Blanche va donc être vaincue ; sa générosité, sa loyauté causeront sa perte. Mais Aliénor descend de Charlemagne : à ce souvenir elle recule devant son crime. Écoutez en quels termes elle jette son mépris à la face de Hugonnel :

Taisez-vous !

Ce n'est plus, ce n'est pas ainsi que l'on me gagne !
Je suis, m'avez-vous dit, fille de Charlemagne,
De l'homme dont le nom, depuis quatre cents ans,
Remplit le monde. . . . c'est de lui que je descends !
Et vous avez pensé que cette ombre sublime
Viendrait me conseiller la bassesse et le crime
Et que je pourrais, moi ! sans un double remords,
Avec mon déshonneur déshonorer les morts !
Vous pensiez entraîner mon orgueil et mon âme
En m'offrant je ne sais quelle couronne infâme ;
Vous n'avez pas compris, vous ne comprenez pas,
Qu'en m'élevant plus haut je tomberais plus bas ;
Que j'ai senti soudain l'ange des rois, l'Archange,
M'emporter au-dessus de toute cette fange !
Vous, sachant qui j'étais !. . . De quel nom vous nommer !
Je me hais à présent d'avoir cru vous aimer !
De cet abaissement, à Dieu je rendrai compte ;
Loin de moi cette horreur, loin de moi cette honte !
Partez, car il me semble encor, malgré cela,
Que mon crime est commis tant que vous êtes là !

On éprouve un véritable repos en lisant des vers aussi beaux, exprimant de si nobles sentiments. C'est bien un fils de France qui chante la Patrie, dans un langage vraiment français, avec des accents que le preux Roland ne renierait pas. Puisse le titre de cette pièce devenir bientôt la réalité : que le conseil de M de Bornier soit entendu.

Laissons faire la Reine et, comme elle prenons
Pour devise et pour loi, mes jeunes compagnons,
Ces mots. . . *France. . . d'abord ! A France jamais honte !*

Après François Coppée sincèrement revenu à la pratique religieuse, après F. Brunetière dont l'évolution s'accroît chaque jour, voici le tour de Paul Bourget. Le romancier favori des dames n'était pas pour cela plus moral, tant s'en faut. Cette étude psychologique des passions présentée agréablement, avec délicatesse n'en était que plus dangereuse. Or voici que Paul Bourget fréquente la bonne compagnie " Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es, " dernièrement, au banquet mensuel des publicistes chrétiens nous avons été surpris de trouver le nom du romancier célèbre, parmi les convives. Mais ce qui vaut mieux que cette rencontre, M Paul Bourget vient d'écrire, en tête de la nouvelle édition de ses œuvres, cette page qui a dû rejouir le cœur de son vieil ami, François Coppée.

" La longue enquête sur les maladies morales de la France actuelle, dont ces Essais furent le début, m'a contraint de reconnaître à mon tour la vérité proclamée par des maîtres d'une autorité bien supérieure à la mienne : Balzac, Le Play et Taine, à savoir que, pour les individus comme pour la société, le christianisme est à l'heure présente la condition unique et nécessaire de santé et de guérison . . . La rencontre de ces beaux génies dans une même conclusion à ceci de bien remarquable qu'ils y sont arrivés tous les trois par l'observation à travers des milieux et avec des facultés de l'ordre le plus différent.

En adhérant à la conclusion si nettement exposée par ces maîtres, je ne fais moi non plus que résumer ma propre observation sur la vie intellectuelle et sociale. Je crois donc dégager mieux le sens de ces essais et des ouvrages qui les ont suivis en demandant qu'on veuille bien les considérer comme une modeste contribution à cette espèce d'apologétique expérimentale, inaugurée par les trois analystes que je viens de citer, apologétique dont relève tôt ou tard d'ailleurs, qu'ils le veuillent ou non, tous ceux qui étudiant la vie humaine, sincèrement et hardiment, dans ses réalités profondes, y retrouvent une démonstration constante de ce que cet admirable Le Play appelait encore le " Décalogue éternel "

Pourquoi faut-il déplorer que des écrivains élevés chrétiennement semblent n'avoir d'autre souci que de faire

oublier leur éducation première, pour mettre leur talent au service d'une littérature malsaine. De ce nombre est le nouvel académicien, M. Henri Lavedan. — L'Académie qui met une réelle obstination à repousser le pornographe Zola pour lui laisser le titre de *Candidat perpétuel*, se serait honorée en tenant la même conduite envers le scandaleux auteur du *Vieux Marcheur*. — C'était M. Thureau-Dangin qui devait répondre à M. Lavedan, mais il a décliné non pas l'honneur, il était absent, mais le fardeau, avouant son ignorance très louable des œuvres du nouvel Académicien et de Meilhac son prédécesseur. M. Costa de Beauregard s'est donc chargé du compliment. Il admire le talent du nouvel élu, mais dans une langue parfaite, il fait entendre la critique la plus mordante touchant les vilénies littéraires dont le successeur de Meilhac s'est rendu coupable. — On prétend que le compliment a déplu tellement au récipiendaire qu'il exigea certaines suppressions. Il est regrettable que nous ne puissions connaître toute la pensée de M. de Beauregard ; mais ce que nous en savons n'est déjà pas mal. — Il est curieux de voir la susceptibilité de ces écrivains qui décrivent avec plaisir ces personnes "que mènent l'amour-propre et celui qui ne l'est pas." Henri Lavedan était pourtant "le bon petit enfant de Mgr Dupanloup" Le maître ne serait pas fier de son élève.

Il serait difficile d'analyser M. Lavedan. Nous prendrons seulement, dans le discours de M. Costa de Beauregard, ce qu'il importe de retenir pour nous fixer sur cet écrivain : "Je vous soupçonne d'une gageure. Vous avez sans doute parié de faire triompher, devant une salle émoustillée et ahurie, cette fameuse théorie de Dumas, qu'il n'y a pas de pièces immorales ni indécentes, qu'il n'y a que des pièces mal faites. —

La jeunesse ne serait plus, chez nous, qu'un ramassis de gamins déjà dégénérés, individualistes, dogmatiques inquiets, ennuyés, mépriseurs de femmes."

Puis résumant sa pensée dans une anecdote bien faite pour flétrir ces romanciers sans pudeur, M. Costa de Beauregard ajoute :

"Un voyageur, revenant d'Angleterre, racontait qu'il avait visité la fameuse usine de Widness où l'on fait de l'alcali. Les vapeurs qui s'en échappent empoisonnent,

dit-il, bien loin à la ronde tout ce qui ne demanderait qu'à vivre. On ne voit plus un brin d'herbe ; les arbres sont sans feuilles ; ouvriers et ouvrières, ressemblent à des morts.

Mais qu'est-ce donc que vous fabriquez ici ? demanda le voyageur

— Des squelettes, monsieur, répondit le guide.

Fabrique-t-il autre chose que des squelettes, lui aussi, ce rire qui passe chargé de doutes, de désillusions, de luxure, sur nos traditions, sur nos mœurs, sur nos croyances, sur notre patriotisme, sur nos derniers enthousiasmes ? Rien ne reverdit où il a soufflé, tout se dessèche, tout meurt, jusqu'au courage jusqu'à l'orgueil du bien. ”

La fin de ce prétendu compliment n'est pas moins mordante.

“ Donnez-nous donc un peu de vie humaine, au lieu de nous fabriquer tant de vie parisienne. Quand on a le cœur et l'esprit que nul vous marchande, il est autre chose à dire de la vie que les amusements de quelques petits vicieux ou que les amours rancies de quelques vieillards à l'âme pourrie. ”

Et dire que la plupart des auteurs à la mode méritent ce compliment.



LUDOVIG

(Suite)

Il y a, entre les passions, des différences accidentelles et des ressemblances essentielles. Quand les ressemblances essentielles ont dévoré les ressemblances accidentelles, quand une seule passion a englouti toutes les passions, il se passe des choses effroyables. La nature humaine s'entr'ouvre, comme la terre dans un tremblement; la nature humaine s'entr'ouvre, laissant voir ses abîmes.

Alors le contre-nature approche. Le monstrueux gronde dans le voisinage. La passion qui a dévoré les autres passions prend par moments leur figure. Elle étale aux yeux de l'observateur une face qui n'est pas la sienne, la face d'une autre passion, une face étrangère. Les passions qu'elle a mangées lui circulent dans le sang, et la font bouillonner de leur ardeur à elles. Sa fureur victorieuse emprunte quelque chose aux autres fureurs de la nature humaine qu'elle a consumées, sans les détruire, et dans les grondements de la passion qui s'assouvit, on entend des bruits étranges et singuliers; ce sont les sanglots de l'autre passion qui ne s'assouvit pas, ce sont les rugissements de la passion éorgée.

Un soir, il arriva à Ludovic de se rouler sur son or. Dans les fureurs de son amour, il fit rouler un tas de pièces, et le bruit de cette chute le tirant de son extase, il pensa aux voleurs. Car il n'était pas assez réveillé pour comprendre ce qui arrivait. Des voleurs! Il arma son pistolet; personne ne vint, bien entendu, et il comprit son erreur. Mais il ne se rassura pas. L'impression dura dans son âme plus longtemps que dans son intelligence, il pâlit et chancela. Il vit par la pensée la scène qui eût pu avoir lieu. Il souffrit réellement presque autant que si les voleurs eussent été là; il vit à quoi tenait l'idole, combien la chose était fragile. Une sueur froide le couvrit de la tête aux pieds. Il s'étendit sur son trésor comme s'il eût dit à quelqu'un: —Tu me tueras avant de le toucher, avant même de le voir. On eût dit une vestale devant le

feu sacré qui s'éteint. Car, dans sa pensée, l'attentat était commis. Le sacrilège était consommé.

Enfin il se remit. — C'était un rat, dit-il. Très-bien ; mais la porte ferme mal. On ne confie pas l'or à un bois vermoulu, et vaguement préoccupé d'une nécessité qui allait s'imposer à lui, il se remit à compter. Une pièce manqua, ou du moins Ludovic le crut. *Était-ce une erreur de sa part ? Une pièce avait-elle glissé dans une fente du plancher ? Quoi qu'il en soit, la chose est constante pour lui. Une pièce manque. Tout à coup le trésor entier apparaît comme rien devant Ludovic ; la pièce perdue apparaît comme tout. Il eût volontiers donné le reste, il le croyait du moins, pour retrouver la pièce qui manquait. Des souvenirs d'enfance se présentent à lui, comme dans des moments solennels. Ludovic revoit par la pensée un prêtre en chaire qui, aux jours de sa jeunesse commentait l'évangile de la drachme. — Cet homme avait raison pensait Ludovic, la femme a dû abandonner tout le trésor pour chercher la drachme perdue. Ludovic recommença le compte. Cette fois-ci, deux pièces manquaient. Je ne sais plus compter, dit-il, mes facultés s'altèrent. Cependant il était moins malheureux de deux pièces perdues que d'une. Il est impossible, pensait-il, qu'on m'ait volé ici en ma présence, depuis tout à l'heure. Je me suis donc trompé. Mais il est nécessaire que j'aie un coffre-fort ! Et le prix de cet objet ! Pour garantir le trésor il fallait l'entamer ! Ludovic recula devant cette dépense actuelle. Non, dit-il, il n'y a pas de danger. C'est moi qui baisse, ce n'est pas lui. Et pour se rassurer, il pensa qu'il ne savait plus compter. Il accusa ses facultés pour justifier son trésor ; il espéra que c'était lui, et non l'or qui diminuait. Cependant une vague inquiétude, plus forte que ses raisonnements grondait en lui. Et le coffre-fort le suivit dans la journée, c'est-à-dire dans le sommeil ; car maintenant il dormait le jour. Enfin il annonça à sa femme et à sa fille qu'il allait faire un voyage, sans s'expliquer sur la cause et la durée de son absence. Il partit une nuit, vêtu d'une blouse. — Je me ferai passer se dit-il, pour un paysan, pour un domestique. J'irai à Lorient où personne ne me connaît. Je dirai que je suis chargé d'acheter un coffre-fort, et si le prix est trop élevé, il sera toujours temps de partir. Je ne m'engage à rien, je vais essayer.*

Voilà tout. Puis il enferma pour trois jours sa femme et sa fille chez lui, afin que sans s'en douter elles gardassent le trésor. Il leur laissa Mirro et du pain. Elles s'assirent terrifiées et attendirent.

V

Il partit à pied. Trois jours après, il était à Lorient. Pour se consoler lui-même de la dépense possible, probable même qu'il allait faire, il se disait, chemin faisant : — Si j'avais fait comme les autres, si j'avais placé mon or, que d'accidents possibles ! J'aurais pu faire de mauvaises spéculations. J'aurais pu perdre plus que la valeur du coffre-fort et je n'aurais pas le coffre-fort.

Alors, comme un enfant qui se raconte une histoire effrayante, il se fit à lui-même le récit d'une spéculation qu'il aurait pu faire. Il se rappela un de ses amis, ruiné par un jeu de bourse. Le même malheur aurait pu lui arriver et il se figura à demi que le même malheur lui était arrivé. Il se raconta le roman de sa ruine avec une vraisemblance parfaite et des détails merveilleux. Il fit exprès un rêve épouvantable dans l'intention du réveil prévu. Et il se dit au réveil : — Je ne perds que le prix de mon coffre-fort, et j'assure au trésor complet une sécurité éternelle. Non, non, je n'ai pas joué à la Bourse, non, non ! je ne jouerai pas. Non, je suis prudent, et je mets fin pour toujours aux possibilités renaissantes d'une inquiétude qui ruine ma vie. A Lorient il se fortifia par ces pensées. En face du marchand, il se fit un visage impassible, pour n'éveiller aucun soupçon.

— Montrez-moi, dit-il, plusieurs coffres-forts.

On lui en montra de plus ou moins solides. Les plus solides étaient nécessairement les plus chers, et un combat, prévu par lui, se livra dans son âme.

Habituellement il sacrifiait tout à l'or ; mais ici, pour la première fois, il fallait sacrifier l'or à lui-même. Il avait immolé les autres choses de sa vie, y compris toutes les passions, à l'avarice ; mais voici que l'avarice entrait en lutte contre elle-même.

Un coffre-fort moins cher, mais un coffre-fort moins solide ! Ou bien un coffre-fort plus cher, mais un coffre-fort plus solide !

Moins d'or à donner aujourd'hui, mais moins de sécurité pour le trésor complet ! Plus à donner aujourd'hui, mais plus de sécurité pour le trésor complet !

Un déchirement moins grand, mais suivi d'une inquiétude éternelle, et peut-être d'un regret affreux. Un déchirement plus grand, mais suivi d'une tranquillité magnifique et merveilleuse.

Des images contradictoires tournoyaient devant ses yeux, et faisaient pencher son âme vers des résolutions contradictoires. Tantôt il se voyait payant, versant l'or, et le moins cher des coffres était encore trop cher ; il ne voulait plus rien. Le bois suffisait. Il adorait le bois, il détestait son voyage.

Tantôt il se figurait le voleur et son invasion victorieuse, et son œil injecté de sang se posait avec amour sur le coffre le plus invincible. Cette dernière image entraîna sa résolution suprême. Mais quand il voulut parler, les battements de son cœur lui coupèrent la respiration. Il s'arrêtait à chaque syllabe ; craignant d'être trahi par son balbutiement, et désigné comme le riche achetant pour son compte, il fit semblant de mal savoir le français. Alors le vendeur parla breton pour le mettre à l'aise. Ludovic ne comprenant pas, sentit grandir son trouble. Pâle comme un mort, il désigna du doigt le coffre le plus solide. Peut-être puisa-t-il dans l'accès même de son trouble la force de faire ce choix. Car, ayant à peu près perdu conscience de lui-même, il ne vit pas d'un coup d'œil le sacrifice tout entier. Il y a des grâces d'état. L'obscurcissement de sa vue lui donna la force de payer. La douleur physique de lâcher l'or vint au secours de son âme brisée, le trouble de son sang, quand ses doigts lâchèrent l'or, mit un nuage devant ses yeux. Il agissait dans un demi évanouissement, et la douleur physique, amortissant la douleur morale, fit pour lui, pendant l'achat, l'effet du chloroforme dans une opération. Le coffre n'était pas facile à ouvrir, la clef ne suffisait pas.

Il fallait écrire des mots avec des lettres mobiles et tournantes sur les cercles métalliques et tournants qui pivotaient autour de la serrure. Cette précaution luxueuse, qui donne aux coffres-forts un air de magie, rappelle le : Sésame, ouvre-toi. La clef seule ne servait à

rien. Celui-là seul pouvait ouvrir qui savait le mot fatal, et pouvait faire tourner les cercles de façon à l'écrire.

Je renvoie le lecteur, pour plus de détails, à l'examen mécanique des coffres-forts perfectionnés.

Pendant l'explication, Ludovic pâlit plusieurs fois. Le marchand se disait : En voilà un qui a l'air échappé du baigne. Mais cela ne me regarde pas. Il a payé : qu'il aille se faire pendre ailleurs ! Pour le retour, Ludovic acheta une barrique, y introduisit le coffre-fort, et vêtu en charretier, conduisit la charrette qui portait le trésor.

—Au moins, se disait-il, à présent je suis en sûreté. Il n'y a plus rien à craindre. Je réponds de mon avenir. Ainsi parlent les gens qui viennent de signer leur arrêt de mort.

De Lorient à Hennebont, la route est pleine de côtes. Le regard de Ludovic, plongeant dans les vastes horizons des montagnes, s'assurait à toute distance, devant lui, derrière lui, qu'aucun ennemi n'était là.

Pendant une côte, comme il était descendu, pour diminuer la fatigue de ses chevaux, il vit un voyageur qui suivait la route pédestrement. Le voyageur, dont l'âme s'exaltait en face des chaînes de montagnes, et dont la pensée grandissait avec l'horizon, était un jeune homme pauvre. Voyant un malheureux roulier dont la tenue et la figure exprimaient une misère inexprimable, il se trompa sur la nature de cette misère, et croyant rencontrer un homme à jeun depuis plusieurs jours, il s'approcha discrètement de lui, et presque rougissant, lui mit cinq francs dans la main.

Ludovic fit un mouvement où l'étonnement qui allait naître, mourut avant de naître et mourut dans la joie. Il accepta, baissant la tête.

—Je ne me trompais pas, répondit le jeune voyageur qui avait autrefois demandé Anna en mariage et qui passait, sans le reconnaître, auprès du père d'Anna. Mais comme la misère rend sauvage !

(A suivre)

NOS ÉTRENNES

En lisant le dernier numéro des *Fleurs de la Charité*, j'ai lu l'article ayant rapport aux étrennes, je vous envoie le montant d'une paire de souliers, vous voudrez bien l'accepter comme un faible cadeau pour vos enfants. Un ami du Patronage. — Si j'en avais les moyens, pas un seul de vos orphelins ne passerait la Noël sans étrennes de chausures ; mais, hélas ! la bourse est mince et la vie coûte cher. Je vais toujours en satisfaire un sous ce rapport, espérant qu'il priera pour moi ; car j'en ai grand besoin. Senex. — Je vous envoie une piastrevingt-cinq centins pour chausser un de vos petit pauvres. En retour je voudrais bien avoir le secours de vos ferventes prières ainsi que de celles de votre communauté et de vos chers petits pauvres pour la conversion d'un père de famille ; si j'obtiens cette grâce je vous enverrai cinq piastres pour habiller un petit enfant pour sa première communion et je promets d'en chausser un tous les ans tant que je le pourrai. Une amie du Patronage.—Avec mes souhaits d'un heureux Noël et de succès dans votre œuvre admirable de Charité j'ose vous envoyer une piastre et vingt-cinq centins, que vous demandez si *généreusement* pour vos petits pauvres. Une prière, s. v. p. Joseph D. — Nous vous remercions de nous avoir associé à L'Institut des Frères de Saint Vincent de Paul, ce qui nous donne droit à tant de grâces. Ci-inclus \$1.25 pour chausser un de vos enfants. Vos très dévoués C. & Cie. — M. l'abbé R. \$1.25—M. l'abbé A. \$1.25—M. l'abbé H. \$1.25—M. l'abbé C. R. \$5.00.—Une paire de souliers. Famille E. G.—Pour chausser quatre enfants du Patronage.—Vous trouverez ci-inclus \$1.25 pour chausser un de vos petits enfants, s'il vous plaît de faire prier vos petits enfants pour obtenir la guérison d'une de mes petites filles qui souffre beaucoup du mal dans une jambe. Mde D. H. L.—Ayant fait quelques économies sur mes étrennes, je vous les envoie au bénéfice des pauvres, je crois que c'est le meilleur placement. Je remercie Dieu de m'inspirer ces pensées, et de me faire goûter le plaisir que j'éprouve à Lui donner cette part de mes étrennes.

Le temps des étrennes est passé, mais les souliers sont toujours de mode ; nous continuerons à recevoir les aumônes qui nous aideront à chausser nos enfants

Correspondance

Recommandations de Prières

S'il vous plait soyez donc assez bon de me faire une neuvaine en l'honneur de la B. Marguerite-Marie, du Vénéral Claude de la Colombière et du Vénéral Jacques Marquette, et faites prier vos petits enfants afin de m'obtenir la position que je désire en ce moment. Faites prier pour que je l'obtienne au plus vite et je vous promets \$ 5.00 pour vos enfants si je suis exaucé, et je promets de m'abonner à votre livre des Fleurs de la Charité. T. H. J.—Serez-vous assez bon de faire prier vos petits enfants pendant une neuvaine à l'Enfant-Jésus miraculeux de Prague et à St Antoine de Padoue pour une conversion, je promets 25 ets si j'obtiens cette grâce. Une abonée.—Je demande le secours des prières de vos enfants du Patronage par l'intercession de Saint Antoine de Padoue. Veuillez faire une neuvaine en l'honneur de ce grand saint pour que je puisse avoir la place que je désire. Je promets une aumône de \$ 5.00 en l'honneur de Saint Antoine et une année d'abonnement aux Fleurs de la Charité si j'obtiens ce que je demande. J M.—Je viens vous demander le secours de vos prières ainsi que celui de vos petits enfants pour que Ste Anne me donne une meilleure position car je ne gagne pas assez pour payer ce que je dois et faire vivre ma famille. Si cette grâce m'est accordée je promets de le faire inscrire dans votre messager auquel je m'abonnerai et ensuite de donner quelque chose pour les pauvres. A. L.—C'est comme une grande faveur que je viens vous demander de faire commencer une neuvaine tout de suite par vos chers petits enfants. Maman est bien malade du rhumatisme et souffre horriblement. Melle A. D.—Veuillez s'il vous plait faire faire une neuvaine par vos enfants en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus de St Antoine de Padoue pour réussite d'une affaire très importante je promets une aumône pour vos enfants pauvres si j'obtiens ce que je demande. I. C.—Un prêtre malade. Conversion d'un jeune homme éloigné des sacrements. Conversion d'hérétiques et d'un apostat. Vocation religieuse d'une personne et autres faveurs.—Veuillez faire faire une neuvaine par vos enfants et votre communauté en l'honneur de la bonne Sainte Anne, de Saint Antoine de Padoue et de l'Immaculée Conception pour obtenir la grâce que je demande au bon Dieu : je promets de donner cinq piastres aussitôt que je l'aurai obtenue. Je promets, de plus 25 cents par mois tout le temps de ma vie. D. C.—Je demande le secours des prières de vos enfants pour une faveur particulière. Mme B.—Une neuvaine par vos enfants s'il vous plait pour obtenir une grâce. Je promets une aumône.

Reconnaissance

Action de grâces à l'Enfant Jésus de Prague, à Marie-Immaculée et à St Antoine de Padoue. Mme B. R.—Recevez une piastre en action de grâces pour une faveur signalée obtenue par l'intercession de St Antoine. Une abonée.—Recevez \$5.00 et faites prier pour le règlement d'un procès.—Veuillez faire prier vos petits enfants pauvres dont les prières sont si agréables à Dieu afin qu'ils n'obtiennent par l'intercession de St Antoine une faveur spéciale. Si je suis exaucé par leur secours, je leur viendrai en aide. 15 ets. Un abonné affligé.—Je vous inclus un chèque de cinquante piastres pour l'Œuvre du Patronage c'est une promesse que j'ai faite pour une grâce que j'ai obtenue G. L.—Ci-inclus \$1.00 pour contribuer à habiller vos enfants du Patronage, une petite prière, en retour, s'il vous plait.—Je viens

m'acquitter d'une dette de reconnaissance envers Saint Antoine en vous envoyant dans la présente ces quelques piastres promises sur le pourcentage des ventes faites chaque jour du mois dernier en faveur des pauvres du Patronage. Puisse Saint Antoine nous continuer ses faveurs et nous faire faire des ventes plus considérables pour que le résultat du pourcentage soit plus élevé.—Veuillez accepter ces cinq piastres que j'envoie pour les pauvres. S'il vous plaît de faire prier vos petits enfants pour que j'obtienne une faveur à laquelle je tiens beaucoup. Soyez assuré Révérend Monsieur du profond respect d'Une institutrice. Veuillez donc annoncer une faveur obtenue par l'intercession de St Antoine de Padoue avec promesse d'une grand'messe en action de grâce pour l'heureuse issue d'une mauvaise affaire ou j'aurais perdu beaucoup et un procès évité. C. A. P. Ci-inclus un dollar que j'ai promis il y a quelque temps pour obtenir une faveur. A. C.—Remerciements à St-Antoine pour une guérison obtenue après promesse de la faire publier. Mme H. L.—S'il vous plaît de publier dans votre revue les Fleurs de la Charité : ma reconnaissance pour faveurs obtenues par les prières de vos enfants. Entre autres grâces : la guérison d'une personne très dangereusement malade, le succès d'une affaire importante. Un ami du Patronage.—Veuillez trouver ci-inclus mon chèque pour cinq piastres pour l'oeuvre du pain de St Antoine Je me recommande aux prières de vos enfants avec ma famille.—25 ets Offrande à St Antoine pour faveur obtenue. J. A. R.—Je vous transmets sous pli (75 ets) pour l'oeuvre du pain de St Antoine, en remerciement d'une faveur obtenue par l'intercession de St Antoine de Padoue. Un dévoué à St Antoine —Recevez 50 ets pour vos pauvres, promesse faite durant une maladie. Faites prier pour une affaire temporelle et une grâce spirituelle. Si j'obtiens ce que je demande je promets d'en faire profiter vos petits pauvres Mme A. C.—Veuillez recevoir cet humble offrande (bracelet en vermeil) au profit de vos chers enfants du Patronage. Je demande en retour le secours de leurs saintes prières pour la conversion d'un père de famille. Une amie de l'oeuvre—Reconnaissance à Notre-Dame de la Salette et à St Antoine pour une grâce obtenue \$1.00. Mme G. D.

